



Le terrain ? C'est ce qui résiste.

Olivier Labussiere, Julien Aldhuy

► **To cite this version:**

Olivier Labussiere, Julien Aldhuy. Le terrain ? C'est ce qui résiste.. A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie, Jun 2008, Arras, France. <halshs-00290459>

HAL Id: halshs-00290459

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00290459>

Submitted on 4 Apr 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le terrain ? C'est ce qui résiste

Olivier Labussière

CIREC - Centre International de Recherche sur l'Environnement et le Développement
Jardin Tropical
45 bis avenue de la Belle Gabrielle
94736 NOGENT-SUR-MARNE Cedex
E-mail : olivier.labussiere@centre-cired.fr

Julien Aldhuy

PACTE – Politiques publiques, action politique, territoires
Grenoble
E-mail : julien.aldhuy@iep-grenoble.fr

Résumé :

Alors que les postures objectiviste et subjectiviste tendent à réduire le terrain au rôle de dispositif commode de validation ou d'invalidation du raisonnement scientifique, cet article interroge la portée cognitive de l'expérience sensible du terrain. Notre attention pour le sensible vise à donner une place à la contingence ; de sorte que le terrain ne constituerait plus une boîte noire mais permettrait de s'interroger sur le rôle des pratiques qui lui sont associées dans la production des connaissances.

Ce niveau d'analyse a pu être identifié du côté des théories non-représentationnelles, en raison de leur préoccupation forte pour les enjeux liés à l'action, à l'émergence et à l'invention. Toutefois, au-delà des fumées de la bataille entre tenants d'une approche représentationnelle et non-représentationnelle, une posture plus nuancée s'est dégagée de la pensée deleuzienne. En soulignant l'attention de cette dernière pour la secondarité des formes, il devient possible de concilier l'intérêt de la géographie pour les formes constituées dans le temps de l'histoire et la façon dont la pratique, loin d'être confinée dans une lecture descriptive, peut se trouver interrogée par les réalités complexes dont elles sont porteuses. Cette posture nous permet de caractériser le terrain par une fonction transverse au sensible et à l'intelligible, la *résistance*. *Le travail en Sicile* de Renée Rochefort est approché comme un matériau susceptible d'illustrer cette fonction et d'en expliciter les enjeux en géographie.

Mots clefs :

Terrain – résistance – pratiques – sensible – Deleuze (théorie du signe) – Renée Rochefort

Introduction

La question du terrain est un des aspects les plus emblématiques de la géographie classique française. Au début du XX^{ème} siècle, la suprématie de la thèse régionale projeta sous les voûtes de la discipline les figures de véritables régions-nominales : la Picardie de Demangeon, le Berry de Vacher, les plaines de Craie de Pinchemel. Ces hommes-terrains saisissaient, par l'union de leur nom et d'un espace, quelque chose d'essentiel, un élément d'identité disciplinaire à la croisée de l'intelligible et du sensible. Si le modèle de la thèse régionale est passé de mode, il subsiste encore cette façon si particulière en géographie de se nommer, de se présenter à travers un espace d'étude. Ce mode de présentation de soi, sans doute anecdotique, peut aussi être perçu comme un élément révélateur de l'émergence tardive d'un discours critique sur le rapport au terrain dans la géographie française.

Ce propos peut être illustré par un bref regard sur la littérature, où le terrain apparaît en permanence sous les traits d'une extériorité – le réel – qui joue le rôle d'un réservoir de sens pour la démarche scientifique. Le terrain joue à la fois comme une norme et comme un idéal¹ : il participe de la socialisation scientifique et institutionnelle du chercheur tout en dessinant l'horizon d'un idéal scientifique. C'est sans doute sous ce double aspect que l'on peut comprendre la formule de Pierre George : « *on ne fait de la vraie Géographie que sur le terrain* » (George, 1942, p. 5). Au cours des années 1970, alors que s'opèrent de nombreux remaniements théoriques dans la géographie française, quelques points de vue plus critiques apparaissent ; à l'instar de Jacqueline Beaujeu-Garnier qui défend, contre le modèle inductif, le recours à la démarche hypothético-déductive et insiste sur l'intérêt de « *l'élaboration d'une explication théorique* ». Pour autant, sa démarche reste conciliante : « *l'originalité du géographe partant de l'examen de faits concrets ne doit pas [...] être remise en question* » (Beaujeu-Garnier, 1971, p. 31). Du côté de la géomorphologie (Reynaud, 1971), l'intérêt pour le temps long contribue plus nettement à se distancier du « réalisme », posture qui conçoit les faits dans un rapport directe entre l'observateur et le terrain, indépendamment des processus qui les ont précédés. En dépit de ces quelques réflexions critiques, le statut épistémologique du terrain reste encore peu interrogé² – d'où le constat de Gilles Sautter : la géographie n'en fait « qu'un point d'honneur » (Sautter, 1995, p. 197) à la différence de l'ethnologie où le rapport au terrain est mieux qualifié. De leurs côtés, Roger Brunet, Robert Ferras et Hervé Théry (1992) ne bouleversent pas cet état de fait en définissant le terrain, comme « *l'espace que l'on parcourt* » (p. 478), par opposition au travail de bureau.

Pour mieux comprendre l'émergence difficile d'une pensée critique du terrain, nous pouvons nous reporter avec profit à l'article d'Olivier Soubeyran (1980) consacré aux blocages de la géographie humaine en matière d'évolution de sa pensée. La détermination qu'il opère du « schéma cognitif cartésien », appliqué à la géographie des vidaliens, a le mérite d'offrir un point de départ pour l'analyse. Dans la géographie classique, le terrain est admis comme le concret et non comme une représentation que l'on pourrait en avoir. En privilégiant l'observation directe, l'approche visuelle ou encore le rôle de l'intuition, la géographie humaine traditionnelle a fondé une forme d'objectivation basée sur l'évidence des objets du terrain et l'occultation de l'action du sujet. Comment dépasser cette posture objectiviste ?

La préoccupation pour le rôle du sujet et sa réflexivité dans l'analyse géographique s'est affirmée ces dernières années. Mais elle conduit parfois à des postures subjectivistes qui n'éclairent pas mieux la question du terrain. A ce titre, la multiplication des biographies cognitives en géographie (Lévy, 1995 ; Claval, 1996) renseignent utilement sur le parcours et les contextes de recherche de leurs auteurs mais elles livrent un discours sur la pratique plus qu'elles ne déploient la pratique elle-même. L'auto-analyse des représentations qu'un individu peut avoir de son champ paraît manquer la question du terrain pris comme un processus expérientiel et contingent de production des savoirs géographiques. Paradoxalement, alors que l'action du sujet était un tabou pour la géographie classique, sa prise en compte se révèle problématique lorsqu'elle aboutit à une réflexivité de nature introspective. Un autre problème nous paraît compliquer la requalification du statut du terrain en géographie. Le

¹ Nous reprenons le thème de la confusion du « normal » et de l'« idéal » à Georges Canguilhem (1999, p. 76-77). Celui-ci note comment, en médecine, la confusion de l'un (l'état habituel des organes) et de l'autre (leur état idéal) contribue à inverser le rapport que la thérapeutique peut avoir avec le vivant. Instituant le maintien de la norme comme le champ de son exercice, elle tend à l'abstraire de la dynamique du vivant lui-même, au risque de mal percevoir la normativité biologique différenciée qui s'exprime au niveau d'une pluralité de modes d'existence. Cela croise la question du terrain en géographie : associé à un idéal de la vraie science, il devient plus difficile de rediscuter ses contours et ses modalités d'expérience.

² Parmi les réflexions récentes, nous pouvons noter la journée « Approches des terrains de recherche » organisée par Doc'Géo à Bordeaux, 28 mars 2006. <http://www.adcs.cnrs.fr/IMG/pdf/CAHIERS1ADES.pdf>

dépassement du schéma objectiviste peut affaiblir l'attention portée à la dimension sensible de l'expérience du terrain au motif que celle-ci donnait cours, dans la géographie classique, à une activité empirique hasardeuse, faite d'observations superficielles. En somme, le statut du terrain oscille entre une posture objectiviste, qui l'approche comme une instance de validation par l'évidence des faits, et une posture subjectiviste, qui le présente comme un construit lié à un parcours individuel de recherche. Le problème est que dans les deux cas, le terrain peut être un dispositif, conscient ou non, de validation des attentes du chercheur. Aussi, le but de cet article est d'interroger, dans l'entre-deux, la portée cognitive, en géographie, de l'expérience sensible du terrain.

Dans une contribution récente, Anne Volvey (2003) donne une définition du terrain plus propice à sa réélaboration problématique. Elle lui attribue le double statut d'« *entité spatio-temporelle* », liée à la pratique et à l'expérience, et d'« *instance épistémique* », liée à la méthode et au savoir-faire. L'intérêt de cette définition est de situer le terrain dans l'entre-deux de l'intelligible et du sensible, bien qu'elle ne livre pas les clefs de l'articulation de ces deux dimensions³. Cet article propose d'explorer plus avant cet entre-deux en tentant de dégager une fonction transverse qui positionne le terrain au croisement de l'intelligible et du sensible, et qui ouvre la perspective d'un dépassement des postures objectiviste et subjectiviste.

En première partie, nous montrons en quoi l'émergence des théories non-représentationnelles en géographie – au sein desquelles nous distinguons la pensée de Gilles Deleuze – peut nous aider à problématiser la question du terrain dans l'entre-deux de l'intelligible et du sensible. Ensuite, prenant pour matériau d'analyse l'œuvre de Renée Rochefort – « Le travail en Sicile » – nous tentons de qualifier plus précisément l'expérience du terrain comme un espace-temps spécifique d'interaction entre le sensible et l'intelligible, et d'appréhender ces conséquences sur la dynamique du raisonnement scientifique. Enfin, l'analyse ouvre deux points de discussion et d'approfondissement relatifs : à la nature de l'expérience sensible du terrain et à la nature de la réflexivité liée à sa pratique.

1. Matériel et méthode

La question du terrain a connu une mise en perspective critique tardive dans la géographie française, au point qu'elle reste encore largement conçue aujourd'hui comme une extériorité, indépendante du chercheur, capable de valider ou d'invalider ses hypothèses. Pour dépasser les biais liés à une représentation du terrain comme objet concret mais aussi comme construction subjective, cette question peut être utilement resituée dans les débats plus larges qui accompagnent l'émergence des théories non-représentationnelles dans la géographie anglo-saxonne.

Il peut paraître étonnant de regarder du côté anglo-saxon, où l'entrée « fieldwork » ne renvoie pas à la même tradition du « terrain » et ne recoupe pas non plus la même signification : elle a trait principalement à la question des moyens traditionnels de collecte des données (Smith, 2000) et aux réflexions critiques qui accompagnent le choix des méthodes qualitatives et quantitatives (Katz, 1994). Pourtant, les théories non-représentationnelles en tant que tentative radicale consistant à se déprendre dans le champ des sciences sociales, dont la géographie, d'un intérêt généralisé pour les représentations, le matériau discursif et le recours à l'interprétation ouvrent de nouveaux horizons sur l'expérience et la pratique du terrain.

Le terme même de théories « non-représentationnelles » est introduit en géographie par Nigel Thrift (1996). Il vise à distinguer les postures scientifiques, supposées privilégier une posture contemplative du monde social, et celles qui tenteraient, en prêtant attention aux problématiques de l'action et de la pratique, de dépasser la dichotomie sujet – objet. Affiliées à des traditions intellectuelles très diverses, les théories non-représentationnelles ne constituent pas à proprement parler une école de pensée. Les auteurs qui les mobilisent valorisent néanmoins des traits récurrents : l'insistance sur le cours des choses et l'irruption des événements plutôt que sur la stabilité des phénomènes, l'appréhension du temps et de l'espace comme des productions afférentes aux mondes des acteurs et à l'élaboration de leurs réseaux plutôt que comme des catégories *a priori*, la valorisation d'une posture anti-épistémologique approchant la science comme une activité liée à la vie sociale et politique, plutôt que comme un discours global et neutre sur le monde. De façon générale, les tenants des théories non-représentationnelles en géographie sont fortement influencés par les travaux issus de la sociologie des sciences et techniques (Thrift, 2000a ; Murdoch, 2006 ; Whatmore, 2006). Cette dernière propose

³ Ce qu'elle fait auparavant en proposant une approche psychogénétique du terrain, basée sur le corps, attentive au croisement du sensible et de l'intelligible (Volvey, 2000).

d'approcher la société comme un ensemble de réseaux plus ou moins durables d'acteurs hétérogènes (Latour, 1992 ; Law, 2004) – au sens des théories de l'acteur-réseau. D'un point de vue méthodologique, ce courant s'est aussi inspiré du domaine des arts (théâtre, danse, musique) en raison de leur capacité à développer des approches non-discursives ouvertes aux questions de la performativité (Thrift, 2000b) – au sens de langages capables de constituer un monde qui confère à l'action son opérativité.

Pour notre réflexion, le courant non-représentationnel favorise une approche du terrain en termes de processus, c'est-à-dire en tant qu'il se déploie à travers la pratique du chercheur selon des modalités qui ne sont pas toutes anticipées. C'est à ce niveau d'analyse qu'il devient possible d'intégrer la part de contingence et de matérialité liée à l'expérience du terrain et d'envisager que ce dernier, sans être un objet maîtrisé, puisse participer à l'élaboration du raisonnement scientifique. Si les théories non-représentationnelles se révèlent utiles pour identifier un tel niveau d'analyse, elles s'avèrent en revanche contre-productives pour tenir une posture d'entre-deux, au croisement de l'intelligible et du sensible. A l'extrême, elles pourraient nous conduire à rejeter le discours scientifique, y compris celui que le chercheur porte sur sa propre activité, pour ne plus tenir compte que des modes d'existence de la connaissance selon les régimes usuels de la pratique scientifique.

Il nous faut donc affiner l'intérêt qu'elles peuvent apporter à notre problématique, au-delà de la dichotomie simpliste entre le formel et l'a-formel qu'elles nourrissent⁴. Pour notre réflexion, il serait mal venu de délaisser les enjeux liés à l'expérience sensible des formes⁵ et à leur constitution dans un temps historique, au motif que la pratique se situe dans le temps de l'évènement et de processus en devenir. Une posture plus nuancée peut émerger grâce à la pensée de Gilles Deleuze. Le courant non-représentationnel fait souvent de cet auteur un étendard de sa posture critique, mais paradoxalement cet emploi radical tend à en figer la pensée – comme en témoigne le cri d'effroi de Nigel Thrift devant la formule deleuzienne du corps-sans-organe : « *the body tends to disappear* » (Thrift, 2000b, p. 253) ! C'est là, nous pensons, mal comprendre le statut contingent de la forme chez Deleuze.

L'expérimentation du dépassement des formes chez Deleuze s'accompagne tout au long de son œuvre d'appels à la prudence (Buydens, 2005), invitant à en faire provision plutôt qu'à s'en séparer définitivement : « *l'organisme, il faut en garder assez pour qu'il se reforme à chaque aube* » (Deleuze et Guattari, 1980, p. 199). Il ne s'agit donc pas de choisir entre le formel et l'a-formel mais d'ouvrir un espace dans lequel leur articulation devient pensable sans qu'il y ait pour autant détermination du second par le premier. En un mot, Deleuze ne condamne pas la forme mais sa *pseudo-nécessité* : et, « *niée dans sa nécessité, rien ne s'oppose à ce qu'elle soit réintroduite dans sa contingence* » (Buydens, 2005, p. 78). Un premier apport de la pensée deleuzienne pour notre réflexion est de situer l'expérience sensible du terrain dans un rapport distancié aux formes, conscient de leur secondarité – ce qui tranche avec le réalisme naïf de la posture objectiviste. Toutefois, il faut s'interroger davantage pour comprendre comment cette expérience sensible, libérée d'un rapport superficiel aux formes, peut intervenir dans le raisonnement scientifique.

La théorie deleuzienne du signe⁶, et en particulier ses premiers développements dans une œuvre méconnue de Deleuze, *Proust et les signes* (Deleuze, 1964), instaure un rapport spécifique de l'intelligible et du sensible qui ouvre la voie d'un dépassement des postures objectiviste et subjectiviste. Nous pourrions synthétiser la théorie deleuzienne du signe en affirmant que le signe a deux moitiés : il instaure une rencontre contingente, et c'est la contingence de cette rencontre qui force à penser. Le signe naît de la rencontre entre un sujet et un objet mais, ni l'un ni l'autre n'est

⁴ Cette dichotomie se comprend mieux lorsqu'on sait que le courant non-représentationnel s'est en partie constitué en réaction à l'hégémonie de la géographie culturelle anglo-saxonne, accusant cette dernière de s'enfermer dans une géographie des représentations, de restreindre le champ de l'expérience à la perception visuelle et de n'étudier la culture qu'à travers le regard des élites.

⁵ La notion de forme est encore souvent réduite à l'idée d'« *état ou/et apparence d'une chose* » (Le Bras, 2003, p. 376). Dans une contribution récente, Philippe Pinchemel (2004) explique que cette vision appauvrie de la forme repose sur plusieurs évolutions internes à la géographie. À l'instar de l'auteur, nous nous accordons sur l'idée que la forme garde une pertinence pour imaginer une position médiane entre le sujet et l'objet. Toutefois, cette posture n'est tenable qu'à condition de la fonder sur une pensée active de la forme, qui ne se résume pas à lecture descriptive et réifiante des réalités terrestres.

⁶ Ce cadre théorique a connu un développement récent à la croisée de la géographie et de l'aménagement (Labussière, 2007). En revisitant l'opération habituelle du diagnostic en aménagement, nous avons pu différencier la symptomatologie (étude des signes) et l'étiologie (identification des causes). La symptomatologie incite la pensée aménagiste à tirer partie des théories esthétiques pour approcher les milieux géographiques dans une logique du devenir, consistant à expérimenter de nouveaux modes d'existence à la croisée du temps de l'histoire et de l'apparition de la nouveauté.

porteur d'une signification explicite. Le rapport au terrain n'est donc pas le recouvrement d'un sens détenu par l'objet ou le sujet. Le sens s'intercale entre l'objet et le sujet et naît par triangulation, il pousse par le milieu.

L'intérêt de cette théorie est qu'elle nous permet de situer le terrain du côté de l'apprentissage conçu comme une initiation aux signes, et non comme une simple reconnaissance. Mais, à travers cette initiation, à quelle intelligence Deleuze nous initie-t-il ? Il serait décevant de comprendre cette intelligence comme une entreprise ordinaire de clarification et de recouvrement du sens. Les signes ne sont pas ici le versant sensible d'idées abstraites. Ils ne renvoient pas à des « *significations intelligibles, explicites et formulées* » (Deleuze, 1964, p. 44). La recherche de la vérité chez Proust est avant tout involontaire, lorsque les signes s'imposent à ceux qui les perçoivent : « *il s'agit d'une intelligence involontaire, celle qui subit la pression des signes, et s'anime seulement pour les interpréter [...] en science et en philosophie, l'intelligence vient toujours avant ; mais le propre des signes, c'est qu'ils font appel à l'intelligence en tant qu'elle vient après* » (Deleuze, 1964, p. 120). Voilà donc un type d'apprentissage qui fait appel au sensible, sans être indexé à une approche descriptive des formes, et qui instaure un rapport avec l'intelligible qui n'est pas de l'ordre de la reconnaissance mais de la création.

De ce point de vue, le terrain peut être défini par une fonction transverse, la *résistance*. Affirmer que le terrain est ce qui résiste peut d'abord paraître négatif au regard du statut de ressource que lui reconnaissent communément les géographes. Toutefois, notre propos n'est pas d'instaurer une relation d'opposition entre le terrain et le chercheur mais de saisir ce qui dans l'expérience sensible du terrain va forcer le chercheur à redéployer ses catégories cognitives. L'enjeu est de montrer que le terrain intervient dans la formation du raisonnement géographique, moins comme une instance de validation / invalidation des hypothèses, que comme un lieu de réélaboration des catégories cognitives elles-mêmes et des outils qui les accompagnent. Parler de la fonction de résistance du terrain c'est lui donner le statut de ressource contre la facilité de subsumer sous des catégories déjà détenues les expériences que le géographe peut faire du monde⁷. Et l'origine de cette résistance trouve, chez Deleuze, une explication précieuse : « *le signe est l'objet d'une rencontre ; mais c'est précisément la contingence de la rencontre qui garantit la nécessité de ce qu'elle donne à penser* » (Deleuze, 1964, p. 118). Cette notion de rencontre donne à notre réflexion sur le terrain une perspective clairement relationnelle et interactionniste. Le terrain est à la fois la relation entre le chercheur, son objet, son aire d'étude et ses méthodes, et la mise à l'épreuve de cette relation *via* la résistance que fait naître la rencontre contingente avec les signes.

Sur cette base théorique, il devient possible de dégager un niveau d'analyse, proche de celui que valorisent les théories non-représentationnelles, c'est-à-dire attentif aux modes d'existence de la connaissance du point de vue de la pratique, sans évincer les enjeux liés à la dynamique du raisonnement scientifique. Qui plus est, ce niveau d'analyse réhabilite le sensible comme une dimension essentielle du processus d'élaboration des catégories cognitives : le terrain, en tant qu'instance expérientielle et épistémique, favorise l'émergence d'un point de vue inventif sur le raisonnement scientifique. Si la théorie deleuzienne du signe nous a permis de définir le terrain par la fonction de la résistance, il s'agit à présent d'étudier les formes et les effets de cette fonction dans les faits.

2. **Le travail en Sicile, retour sur l'œuvre de Renée Rochefort**

De façon à apprécier la portée cognitive de l'expérience sensible du terrain, compris selon la fonction de la résistance, nous portons notre regard vers la thèse de Renée Rochefort (1961) : « *Le travail en Sicile* ». Conduite sous la direction de Maurice Le Lannou dans les années 1950, cette thèse a marqué son époque par la nouveauté de ses préoccupations et son regard critique sur la façon de faire de la géographie. Plus qu'un travail isolé, elle est aujourd'hui considérée comme un des ouvrages annonciateurs d'une évolution disciplinaire, marquée par l'affirmation de la géographie sociale (Aldhuy, 2006). En se concentrant sur le travail en Sicile, ce travail prenait le parti d'invertir l'ordre traditionnel des facteurs et de penser le social d'abord, le spatial ensuite. De ce point de vue, il ne s'agissait ni plus ni moins que d'une tentative de remise en cause du modèle régional qui prévalait alors, ce qui n'alla pas sans grincements de dents⁸.

⁷ On peut aussi trouver dans l'usage kantien de la géographie un exemple consistant à tirer partie de la résistance comme d'une ressource cognitive : dans ce cas, l'appréciation d'un phénomène singulier jouait le rôle de propédeutique à l'exercice du jugement (Cohen-Halimi, Marcuzzi et Seroussi, 1999).

Si cette œuvre retient notre attention, c'est qu'elle constitue un cas intéressant de recherche qui a bifurqué au contact du terrain. En approchant la Sicile, Renée Rochefort aurait pu répéter le modèle de la thèse régionale, tel que son directeur l'avait lui-même appliqué au cas de la Sardaigne (Le Lannou, 1941). Mais son étude s'est progressivement émancipée de ce cadre. Renée Rochefort éclaire en partie les interrogations relatives à sa pratique de recherche dans son écrit sur la Sicile – notamment dans son introduction intitulée « Raisons d'un choix et problèmes de méthode ». Cela est suffisamment rare dans ce type de travaux pour que nous nous saisissons de ce cas d'étude. Toutefois, il faut nuancer l'emploi que nous pouvons faire de ce matériau : il constitue un discours sur la pratique et non l'opportunité d'une analyse de la pratique elle-même, en train de se déployer⁹. Malgré cette limitation importante de l'analyse et la prudence qui incombe à l'interprétation d'un texte, ce cas d'étude nous paraît suffisamment fort et riche pour éclairer la fonction de résistance du terrain en géographie.

2.1. Un terrain en rupture avec la tradition disciplinaire

« *La géographie sociale que Mlle Rochefort a présenté avec flamme est, somme toute, la géographie humaine intelligente. Et, comme nous sommes tous intelligents, nous faisons tous de la géographie sociale* » (M. Monbeig)¹⁰.

Cette citation donne la dimension des critiques que souleva le travail de Renée Rochefort à la fin des années 1950. Elle introduit aussi l'idée que le terrain, en tant que mode de mise en relation d'un chercheur, de son objet, de son aire d'étude et de ses méthodes, peut émerger en rupture avec la façon dont la discipline conçoit par tradition, et souvent de façon implicite, l'articulation de ces dimensions.

Renée Rochefort ouvre son œuvre sur le mythe d'une Sicile improductive, excellent dans l'art de ne rien faire. Le cadre géographique, malgré des contraintes certaines, doit-il soutenir ce déterminisme issu de l'antiquité ? Cette emprise du spatial sur le social pose une difficulté de taille à l'auteur : voilà une aire d'étude que la vieille géographie associe à des mentalités (la nonchalance des Siciliens) en opposition à sa préoccupation grandissante pour le travail. Aussi, son interrogation initiale relative au choix de son aire d'étude (la Sicile) se double d'un doute quant aux frontières de son objet d'étude (le travail) : « *la tâche nous oblige à nous interroger sur la signification, la conception d'une géographie du travail* » (Rochefort, 1961, p. 3). En somme, la question du travail déporte Renée Rochefort d'un mode de mise en relation classique, où le chercheur, son objet et ses méthodes s'organisent autour d'un espace régional de référence, à un mode de mise en relation où l'objet d'étude devient la raison organisatrice de la démarche de recherche.

Renée Rochefort livre quelques lumières sur ce déplacement, qui, en vérité, met en cause la façon même de penser le terrain. Reprenant à zéro son propre parcours de recherche, elle énonce la question disciplinaire par excellence qui pèse à l'époque sur les thèses de géographie : pourquoi cette aire d'étude ? Pourquoi la Sicile ? Les justifications d'usage viennent naturellement : elle pouvait obtenir des données sur son objet (accessibilité intellectuelle) et se rendre facilement en Sicile (accessibilité spatiale). Pourtant, ces raisons recevables d'un point de vue académiques se révélèrent indigentes au cours de sa recherche : « *je me trompais quelque peu. Mais je ne l'ai compris que plus tard à mes dépens* » (Rochefort, 1961, p. 3). Dans ce discours *a posteriori*, elle critique la naïveté de sa posture initiale, visant à comprendre « *sans intentions méchantes* », « *sans parti pris* »¹¹.

De son interrogation initiale sur son aire d'étude, l'auteur évolue progressivement vers un questionnement sur ses cadres méthodologiques et épistémologiques. En effet, sa préoccupation pour la géographie du travail revêt à l'époque une dimension spatiale peu évidente, comparé aux études visant la description des formes géographiques. C'est pourquoi, elle se situe d'emblée en rupture avec la discipline. Cet écart avec le champ académique prend corps autour d'une nouvelle posture de recherche, privilégiant une science « vivante » ; ce qui consiste à porter un regard critique

⁸ Voir la discussion in, Rochefort Renée (1963) Géographie sociale et sciences humaines. Bulletin de l'Association des Géographes Français, p. 18-32.

⁹ Malgré notre souhait, il ne nous a pas été possible de rentrer en contact avec Renée Rochefort, au-delà d'un simple échange épistolaire.

¹⁰ Renée Rochefort (1963).

¹¹ Cette attitude cognitive initiale nous paraît intéressante à croiser avec la théorie de Deleuze du signe selon laquelle, « *la vérité n'est pas le produit d'une bonne volonté, mais d'une violence faite à la pensée* » (Deleuze, 1964, p. 24).

sur les méthodes d'inventaire de son temps où l'approche statistique tendait à l'emporter sur le fait humain. Pourtant, si cette façon de bâtir sa démarche de recherche en fonction de son objet d'étude est en décalage avec la tradition, elle se saisit aussi de cela comme une opportunité pour revisiter d'anciennes notions. Par exemple, les questions relatives aux classes, aux catégories sociales, aux niveaux de vie lui apparaissent comme les instruments d'une possible modernisation de la notion de « genre de vie ». Malgré les ressources de sa posture, elle témoigne de ses difficultés à s'attribuer un positionnement théorique et méthodologique clair : son objet d'étude a beau connaître une actualité empirique forte en Sicile, elle peine à définir, en amont, ce qu'est une géographie du travail. De même, la géographie, dit-elle, peut contribuer à ce nouveau domaine par son « savoir-faire » et sa « sensibilité propre », mais elle se garde bien d'en préciser les méthodes spécifiques.

Pour dissiper le flou qui accompagne sa posture, Renée Rochefort tente de monter en généralité. Plutôt que de donner des frontières tangibles à la géographie du travail, elle se positionne en référence à la géographie sociale : « *La géographie sociale [...] est celle qui donne aux activités humaines la préséance sur les modifications de la surface terrestre. Ce qui l'intéresse d'abord, c'est l'homme, ensuite l'espace* » (Rochefort, 1961, p. 3). Sa stratégie est clairement transdisciplinaire : « *je crois aux zones d'interférences, de chevauchements entre disciplines voisines* » (Rochefort, 1961, p. 3). La géographie sociale est donc située dans l'entre-deux de la géographie et de la sociologie, sans autant appartenir à cette dernière.

Ce positionnement facilite chez Renée Rochefort l'articulation initialement difficile de son objet d'étude avec son aire et ses méthodes. Parler de géographie sociale, lui permet de lever la réification qui pèse sur la Sicile et de recentrer son étude sur les Siciliens. Dès lors, son objet d'étude commence à respirer au contact d'une aire d'étude qui devient elle-même multiple : « il n'y a pas *une* Sicile, mais *des* Siciles » (Rochefort, 1961, p. 4). En mettant son aire d'étude à la remorque de son objet, Renée Rochefort est consciente qu'elle ne s'inscrit pas dans l'orthodoxie de l'analyse régionale. Pourtant, elle ne cesse d'argumenter que cette posture la situe mieux que tout autre en contact des racines de la géographie vidalienne qui approche, dit-elle, la nature comme une « *scène vivante* ». On commence à comprendre que le terrain de Renée Rochefort se présente comme un référentiel ouvert, appelant à croiser les dynamiques intrinsèques à son objet et à son aire d'étude. C'est dans cet esprit qu'elle clarifie ses méthodes : « *le géographe ne se départira pas de son langage : sans doute, accueillera-t-il les signes quantitatifs et abstraits, les cartes, les chiffres, les graphiques, mais la réalité doit continuer à s'exprimer avec des mots. Le langage géographique est d'abord un langage concret. La peine des hommes se décrit : elle s'évoque, elle se raconte* » (Rochefort, 1961, p. 4). Il n'est donc pas question d'une approche désincarnée. La question du travail renvoie à des réalités sociales et spatiales multiples qu'il s'agit d'appréhender selon les façons mêmes dont ces formes peuvent s'affirmer.

Nous avons vu dans cette première partie que la démarche de recherche de Renée Rochefort s'amorçait en rupture avec le champ académique de son époque. A l'origine de cette hétérodoxie, son objet d'étude, le travail comme réalité sociale et géographique – et non l'inverse. Cet objet provoque une réaction en chaîne qui la conduit à mettre à plat toute l'économie de son terrain, entendu comme le mode de mise en relation entre un chercheur, son objet, son aire et ses méthodes : Pourquoi la Sicile ? Le travail peut-il être un objet géographique ? Pourquoi parler de géographie sociale ? Est-ce glisser dans la sociologie ? A travers ces questions, ce sont les fonctions de socialisation scientifique et de recevabilité institutionnelle du terrain qui sont remises en cause. En donnant à son terrain une économie ouverte aux référentiels de son objet, Renée Rochefort paraît le situer vis-à-vis d'un plan d'épreuve qui n'est plus seulement académique mais qui relève aussi du niveau de sa pratique et de son expérience sensible.

2.2. La mise à l'épreuve du raisonnement géographique par l'expérience du terrain

En proposant la résistance comme fonction primordiale du terrain, notre intention est d'attirer l'attention sur les effets cognitifs de l'expérience sensible de celui-ci. Après avoir précisé les contours de sa posture de recherche, Renée Rochefort rapporte certains détails relatifs à sa pratique de terrain qui peuvent éclairer la façon dont ce dernier met à l'épreuve la relation entre le chercheur, son objet, son aire et ses méthodes. Pour la clarté de l'analyse nous avons distingué trois thèmes saillants dans les observations de sa pratique.

- Rythme et vérité

Parler de rythme, c'est évoquer comme Renée Rochefort le fait elle-même, son vécu en Sicile. Loin des études abstraites, elle raconte la façon dont elle a parcouru le pays, les moyens grâce auxquels elle est allée au contact des populations : « *il m'a donc fallu, coutume de géographe, voyager, voir, interroger... et m'accommoder du rythme – on le conçoit ralenti – des autocars de villages et des autorails siciliens, afin d'aller sur place* » (Rochefort, 1961, p. 5). Mais ça n'est pas cette proximité avec les réalités sociales qui confère à son analyse le statut d'une connaissance véritable – à la différence de la posture objectiviste énoncée auparavant. Car plus ses contacts s'intensifient, plus la réalité de ce qu'elle perçoit lui échappe. « *Je me mis à comprendre qu'en Sicile, plus qu'ailleurs, sans doute, la vérité n'a d'autre mérite que son utilité* » (Rochefort, 1961, p. 5). La question de la résistance s'ébauche dès lors que le cadre de l'analyse ne parvient pas à saisir le rythme de la réalité qu'il interroge. La société sicilienne n'a pas de vérité à révéler à celle qui la questionne. « *Moi j'avais cru le problème sicilien intellectuellement plus accessible que, disons, celui de l'Inde innombrable, je me trouvais sans cesse face à des énigmes, à des mystères, à des conversations incomplètes, ou bien me heurtais à ce mur de silence et de secret dressé devant ceux qui viennent d'ailleurs, de Rome ou de Milan, ou de Paris, ou de Chicago* » (*Ibid.*, p. 5). Si ce récit *a posteriori* ne se prête pas à préciser la nature empirique du signe, nous pouvons en revanche noter l'analogie entre l'impénétrabilité de la société sicilienne et le statut du signe comme complication, au sens de quelque chose de contracté, qui n'est pas aisément explicable. De même, nous pouvons conjecturer la confrontation de l'auteur à des réalités contradictoires comme l'illustration même de rencontres qui la force à interpréter la coexistence de termes hétérogènes là où elle s'attendait à mettre à jour des significations explicites : « *les gens se mouvaient dans un monde où une qualité est en même temps son contraire avec une aisance déconcertante* » (Rochefort, 1961, p. 5). Là où la géographie classique concevait le terrain comme le domaine de l'évidence des faits, nous comprenons qu'un niveau d'analyse plus attentif au déploiement de la pratique elle-même nous renvoie du terrain l'image d'une réalité résistante. Tout aussi intéressante est l'adaptation progressive de Renée Rochefort à cette résistance : « *Bien entendu, ces contradictions éclataient plus particulièrement à propos d'une question aussi controversée normalement que le travail [...] Il fallait de la patience* » (Rochefort, p. 1961, p. 5).

- Patience et évènement

Quand Renée Rochefort admet, en réponse à la résistance de son terrain, qu'il « *fallait de la patience* », cela peut paraître anecdotique mais il s'agit, pour nous, d'un point capital. Elle affirme l'importance de se laisser porter, d'adopter un rythme qui se prête à sentir des réalités quotidiennes complexes. A travers la question du rythme s'ouvre un temps et un espace spécifiques qui ne sont plus catégorisés *a priori* selon des indices attendus mais qui se laissent traverser par des données contingentes. Le principe même de la patience est de se donner l'opportunité de vivre l'évènement, de l'observer de l'intérieur. Au point que, une fois passée la déception d'une réalité que l'on croyait inaccessible, parce que ne se prêtant pas à une science immédiate et certaine, s'affirme une réalité autre – un double plus riche. « *Une fois franchi ce mur de la défiance, le Sicilien sait devenir un éloquent, un subtil metteur en scène de lui-même et de son entourage* » (Rochefort, 1961, p. 6). La forme de l'énonciation n'est plus contrôlée par le chercheur. L'objet, libéré des règles d'expression de l'enquête conventionnelle, devient capable d'énoncer sur lui-même un discours. Les polarités se renversent : le chercheur assiste, passif, à l'expression de signes qui appellent son interprétation. « *Que par mon intermédiaire s'exprime le cantonnier de Vulcano qui, l'hiver, s'ennuie à mourir dans son île déserte. Que s'exprime Ciccio, ce paysan de Menfi aux poches toujours pleines de graines les plus exotiques et qui sait très bien qu'en Sicile il suffit d'être malin pour faire pousser ce que l'on veut. Ou encore ce directeur de la SINCAT qui surveille la construction de son usine gigantesque* » (Rochefort, 1961, p. 6). L'auteur se conçoit elle-même comme la porte-parole des réalités sociales rencontrées. Etre porte-parole c'est être à la fois soi et l'autre, c'est-à-dire un peu chimère – un monstre composite, fabuleux parce que chargé d'hétérogénéité. La résistance du terrain produit précisément ce croisement des référentiels : il favorise la polyphonie. Ce qui nous paraît remarquable ici c'est l'attention de Renée Rochefort pour les portraits, qui sous leurs allures anecdotiques, sont comme les symptômes d'une réalité insulaire complexe. Pour comprendre le travail en Sicile, il fallait trouver le rythme qui permette la rencontre de ses figures et apprendre à les porter avec soi, à les interpréter dans un discours qui n'appartient plus au chercheur ni au paysan.

- Traduction et création

Par nature, le signe ouvre à la contingence et impose un travail de recomposition de la pensée. C'est bien le problème qui se pose à Renée Rochefort en dernière instance : « *Je me devais ensuite d'interpréter ces récits, ces documents à la lumière des connaissances acquises, je me devais de comparer ces témoignages vivants aux conditions offertes ailleurs au travail et aux travailleurs* » (Rochefort, 1961, p. 6). Comment assumer l'écart entre ce qui est vécu et ce qui est rapporté ? Renée Rochefort ne se sent pas extérieure à son terrain, mais fondamentalement « *dépositaire* » des récits recueillis. Leur complexité, souvent nouée au travers d'anecdotes ou de figures locales, interroge : comment formaliser ces symptômes porteurs d'une réalité insulaire complexe ? Comment mettre à jour des causes derrière ces signes ? Traduction, trahison ? Sûrement pas, en l'absence de significations explicites à mettre à jour. Traduction, création : telle paraît être la dynamique que le terrain impose *in fine* au chercheur – le signe comme point de vue inventif sur le raisonnement géographique. « *J'ai voulu risquer et j'avais à risquer une sorte de lecture globale de la réalité humaine du travail, dans sa pluri-dimensionnalité ; une sorte de lecture globale appliquée* » (Rochefort, 1961, p. 6). Renée Rochefort s'inquiète que cela soit perçu comme un manquement doctrinal et une carence technique – qu'importe, affirme-t-elle *in fine*, sa posture, consistant en une « *patiente sympathie* » visait à capter les « *rappports essentiels* » (Rochefort, 1961, p. 6).

Bien que succincte, l'analyse de l'œuvre de Renée Rochefort nous a permis d'illustrer que le terrain n'est pas un cadre académique et empirique stable mais au contraire un mode relationnel complexe qui évolue en fonction de paramètres théoriques et épistémologiques, mais aussi de la pratique du terrain elle-même. Ainsi, dépassant le réalisme naïf de la posture objectiviste, il devient possible de saisir un niveau d'analyse qui a trait au sensible et dont les expressions résistantes jouent un rôle dans l'évolution des méthodes et de l'analyse du chercheur.

3. Discussion

En synthèse de ce qui précède, le terrain peut être approché selon une fonction transverse à l'intelligible et au sensible, la résistance. Cette proposition, à la suite de l'exemple de Renée Rochefort, ouvre deux points de discussion relatifs à la nature de cette fonction essentielle du terrain.

Le premier aspect qui retient notre attention porte sur la résistance prise comme objet d'expérience. Dans notre exposé liminaire, relatif à la théorie deleuzienne du signe, nous avons souligné que la résistance résultait d'une rencontre contingente ouvrant un travail nécessaire de la pensée. Mais qu'est-ce alors la résistance du point de vue de l'expérience ? Se résume-t-elle au moment passager de la rencontre fortuite avec le signe ou bien connaît-elle une durée ? Quelles en seraient les phases ? L'étude du cas de Renée Rochefort, mise en parallèle avec l'analyse que Deleuze fait de l'œuvre de Proust (Deleuze, 1964), peut nous permettre de préciser cette question. De l'analyse deleuzienne nous pouvons retirer quatre temps forts qui singularisent l'expérience des signes, et par conséquent la nature de la résistance.

- i. Le premier temps est celui de la rencontre fortuite. Le signe étonne et réjouit à la fois. C'est l'expérience inattendue des formes qui n'en est pas moins perçue comme authentique. C'est l'intuition d'une réalité autre, plus riche que celle fondée sur la mise à jour de significations conventionnelles et explicites.
- ii. Dans un second temps, le signe ouvre un moment de recherche vaine, qui se traduit par deux types d'égarements. Puisque le signe n'a pas de signification explicite, nous cherchons spontanément à inférer celle-ci de l'objet ou du sujet. C'est d'un côté, la tentation de l'interprétation objective : l'objet aurait le secret du signe qu'il émet ; de l'autre, la tentation de la compensation subjective : l'individu se livre au jeu subjectif des associations d'idées. Or le propre du signe est qu'il n'appartient ni à l'objet ni au sujet – c'est par cette nature qu'il résiste à toute forme d'explication unilatérale.
- iii. Dans un troisième temps, le signe ouvre un temps d'apprentissage compliqué par la tentation de saisir la signification de celui-ci par un effort de mémoire volontaire. Or cette dernière, dit Deleuze, nous empêche de goûter librement les signes : elle ne peut que se rapporter à l'objet de la rencontre sans expliquer davantage ce à quoi il renvoie. L'apprentissage est donc de la forme $n + 1$: il instaure une durée où se distinguent *la rencontre* avec un signe enveloppant un

monde et *le processus d'apprentissage* comme explication de ce monde ou développement du signe qui le manifeste.

- iv. Le dernier temps est celui de la création d'un nouveau point de vue. Cette opération prend la forme d'une synthèse d'éléments hétérogènes consistant à créer la notion capable de traduire l'identité de leur coexistence.

La résistance constitue donc un processus qui s'inscrit dans une durée spécifique marquée par quatre phases (la rencontre fortuite, la recherche vaine, l'apprentissage involontaire et la création d'un nouveau point de vue). Il ne s'agit pas d'un processus linéaire qui se déploie du sensible à l'intelligible – comme pourrait le laisser croire la définition de Deleuze du signe – mais ses deux dimensions sont en coévolution. En d'autres termes, la résistance appelle une forme d'intelligence ancrée dans la pratique et le sensible. Cela n'est pas sans rappeler les mots de Deleuze, lorsqu'il dit du signe qu'il se présente comme un hiéroglyphe à déchiffrer : « *Il n'y a pas d'apprenti qui ne soit l'« égyptologue » de quelque chose. On ne devient menuisier qu'en se faisant aux signes du bois, ou médecin, sensible aux signes de la maladie* » (Deleuze, 1964, p. 10). L'exemple du travail de Renée Rochefort montre différents modes d'association du sensible et de l'intelligible : dépasser l'incompréhension de réalités contradictoires par une immersion dans la société sicilienne (rythme et vérité), être attentif aux portraits comme symptômes d'une réalité insulaire complexe (patience et événement), forger une lecture transversale qui conserve la valeur du témoignage (traduction et création). La résistance s'inscrit dans une durée spécifique qui n'appartient ni à l'objet, ni au sujet. Elle consiste en une accumulation de petits décalages qui contribuent à forger une tendance nouvelle capable d'interroger profondément le rapport entre le chercheur, son objet, son terrain et ses méthodes.

Le second point de discussion porte sur la question de la réflexivité dans le processus d'apprentissage qui se déploie au moment du terrain. D'ordinaire, la réflexivité se définit comme l'activité de retour sur soi et sa pratique par un individu ou un groupe. Un des enjeux de la notion est de ne pas considérer l'individu de façon abstraite – le seul retour sur soi – mais de façon située – le retour sur sa condition, ce qui élargit le champ de l'activité réflexive. Deux remarques nous semblent importants à signaler au regard de ce qui précède.

- v. Tout d'abord, la question de la réflexivité croise celle de l'expérimentation dès lors que le terrain pris comme expérience de la résistance appelle à se déporter, à trouver de nouveaux modes de mise en rapport avec la réalité étudiée – à l'image de Renée Rochefort qui lorsqu'elle fait face à des réalités contradictoires change le rythme de sa recherche et s'ouvre à de nouvelles rencontres. Cette proximité de la réflexivité et de l'expérimentation explique en partie les raisons pour lesquelles la résistance peut générer *in fine* un point de vue inventif sur le raisonnement scientifique. A noter que la réflexivité se comprend bien alors comme une activité exploratoire des conditions de la recherche prises sous l'angle de l'expérience.
- vi. La deuxième remarque porte sur le rôle des affects à propos de la résistance prise comme objet d'expérience de façon générale, et dans ses rapports avec la réflexivité et l'expérimentation en particulier. Dans son aspect général, la résistance génère une expérience de recherche marquée par des affects assez définis : la *surprise* liée à la rencontre fortuite, la *déception* liée à la recherche vaine, la *capacité à perdre son temps* liée à l'intensification du signe par multiplication des rencontres et *le déplacement de son point de vue* liée à la création d'une synthèse d'éléments hétérogènes. Notons que si le matériau étudié ne nous a pas permis de caractériser la forme empirique du signe, d'en dresser un inventaire, voire une typologie, il est en revanche, *via* ces affects, possible de l'appréhender à travers ses effets. Quant à la question plus particulière des liens entre réflexivité et expérimentation, les affects paraissent jouer un rôle significatif dans l'émergence d'une réflexivité fondée sur la pratique du terrain. La surprise, la déception, la capacité à perdre son temps, le déplacement du point de vue, c'est là une véritable cartographie de l'expérience du terrain ; de sorte que l'on pourrait imaginer de la prendre comme guide pour l'analyse réflexive des démarches de recherche propres à chacun : mon terrain me résiste-t-il ou bien n'est-il borné qu'en vu de satisfaire ses fonctions de socialisation scientifique et institutionnelle ? Cette question permettrait d'appréhender la façon dont la résistance s'écoule dans la recherche, comment elle circule et constitue ou non un plan d'épreuve lié à la dimension sensible de la pratique du terrain.

Conclusion

Alors que les postures objectiviste et subjectiviste tendent à réduire le terrain au rôle de dispositif commode de validation ou d'invalidation du raisonnement scientifique, cet article interroge la portée cognitive de l'expérience sensible du terrain. Notre attention pour le sensible vise à donner une place à la contingence ; de sorte que le terrain ne constituerait plus une boîte noire mais permettrait de s'interroger sur le rôle des pratiques qui lui sont associées dans la production des connaissances.

Ce niveau d'analyse a pu être identifié du côté des théories non-représentationnelles, en raison de leur préoccupation forte pour les enjeux liés à l'action, à l'émergence et à l'invention. Toutefois, au-delà des fumées de la bataille entre tenants d'une approche représentationnelle et non-représentationnelle, une posture plus nuancée s'est dégagée de la pensée deleuzienne. En soulignant l'attention de cette dernière pour la secondarité des formes, il devient possible de concilier l'intérêt de la géographie pour les formes constituées dans le temps de l'histoire et la façon dont la pratique, loin d'être confinée dans une lecture descriptive, peut se trouver interrogée par les réalités complexes dont elles sont porteuses. Cette posture nous permet de caractériser le terrain par une fonction transverse au sensible et à l'intelligible, la *résistance*. Le terrain résiste parce que d'expérience des données contingentes mettent à l'épreuve la relation entre le chercheur, son objet, son aire et ses méthodes, forçant celui-ci à réviser ses catégories cognitives.

Si ce niveau d'analyse n'a pu être pleinement exploité à travers l'œuvre de Renée Rochefort, celle-ci nous a malgré tout donné une illustration de la mise à l'épreuve du raisonnement géographique par l'expérience du terrain et nous a aidé à caractériser quels en étaient la nature et les enjeux. Ainsi, le terrain, à travers sa fonction de résistance, trouve un statut qui n'est plus de l'ordre de l'apparence – l'interprétation hasardeuse du sensible – mais de l'apparaître – la confrontation avec des réalités contingentes qui forcent à penser. A ce niveau d'analyse, la question du sensible n'est plus séparée de celle de l'intelligible mais elles sont solidaires au sein de phases qui plongent sans cesse l'une dans l'autre : la rencontre fortuite, la recherche vaine, l'apprentissage involontaire et la création d'un nouveau point de vue. Cette expérience du terrain est marquée par des affects (la surprise, la déception, la capacité à perdre son temps, le déplacement du point de vue) qui dessinent les contours d'un éthos où la réflexivité dialogue avec l'expérimentation.

Indications bibliographiques

Aldhuy Julien (2006). Modes de connaissance, intérêts de connaître et géographie sociale, in *Penser et faire la géographie sociale*, sous la dir. de Raymonde Séchet et Vincent Veschambre. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, p. 31-46.

Bailly Antoine, Ferras Robert et Pumain Denise (dir.) (1992). *Encyclopédie de géographie*. Paris : Economica, 1131 p.

Beaujeu-Garnier Jacqueline (1971). *La géographie. Méthodes et perspectives*. Paris : Masson, 141 p.

Brunet Roger, Ferras Robert et Théry Hervé (dir.) (1992). *Les mots de la géographie, dictionnaire critique*. Paris : Reclus, La documentation française, 470 p.

Buydens Mireille (2005). *Sahara. L'esthétique de Gilles Deleuze*. Paris : Vrin (éd. orig. 1990), 218 p.

Canguilhem Georges (1999) *Le normal et le pathologique*. Paris : Presses Universitaires de France, (éd. orig. 1966), 224 p.

Claval Paul (1996). *La géographie comme genre de vie : un itinéraire intellectuel*. Paris : L'Harmattan, 144 p.

Cohen-Halimi Michèle, Marcuzzi Max et Seroussi Valérie (1999). *Kant. Géographie*. Paris : Aubier, 394 p.

Deleuze Gilles (2006). *Proust et les signes*. Paris : Presses Universitaires de France (éd. orig. 1964), 219 p.

Deleuze Gilles et Guattari Félix (1980). *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille plateaux*. Paris : Les Éditions de Minuit, 645 p.

George Pierre (1942). *A la découverte du pays de France. La nature et les travaux des hommes*. Paris : Editions Bourrelier et Cie., 154 p.

Katz Cindi (1994). Playing the field: questions of fieldwork in geography. *Professional geographer*, 46(1), p. 67-72.

Labussière Olivier (2007). *Le défi esthétique en aménagement : vers une prospective du milieu. Le cas des lignes très haute tension (Lot) et des parcs éoliens (Aveyron et Aude)* ; sous la dir. de Vincent Berdoulay : Thèse de doctorat : géographie et aménagement : Université de Pau et des Pays de l'Adour, 607 p.

Latour Bruno (1992). *Aramis ou l'amour des techniques*. Paris : La Découverte, 241 p.

Law John (2004). *After method. Mess in social science research*. London: Routledge, 188 p.

Le Bras Hervé (2003). Forme, in *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* ; sous la dir. de Jacques Lévy et de Michel Lussault. Paris : Belin, pp. 376-377.

Le Lannou Maurice (1941). *Pâtres et paysans de la Sardaigne*. Tours : Arrault, 365 p.

Lévy Jacques (1995). *Egogéographies. Matériaux pour une biographie cognitive*. Paris : L'Harmattan, 190 p.

Murdoch Jonathan (2006). *Post-structuralist geography*. London: Sage Publications, 220 p.

Pinchemel Philippe (2004). Des formes en géographie aux formes géographiques. *Géopoint 2004*, p. 15-18.

Reynaud Alain (1971). *Epistémologie de la géomorphologie*. Paris : Masson, 125 p.

Rochefort Renée (1961). *Le travail en Sicile. Etude de géographie sociale*. Préface de Danilo Dolci. Paris : Presses Universitaires de France, 363 p.

Rochefort Renée (1963). Géographie sociale et sciences humaines. *Bulletin de l'Association des Géographes Français*, n° 314-315, p. 18-32.

Sautter Gilles (1995). Géographie et anthropologie, in *Encyclopédie de géographie*, sous la dir. d'Antoine Bailly, Robert Ferras et Denise Pumain. Paris : Economica, p. 189-201.

Smith Susan (2000). Fieldwork. in Johnston R.J., Gregory D., Pratt G. et Watts Michael (dir.), *The dictionary of human geography* – fourth edition. Oxford: Blackwell, p. 267.

Soubeyran Olivier (1980). Les blocages de l'évolution de la pensée de la géographie humaine. *Géopoint 80*, p. 106-113.

Thrift Nigel (1996). *Spatial formations*. London : Sage, 367 p.

Thrift Nigel (2000a). Performing cultures in the new economy. *Annals of the Association of the American Geographers*, 4, p. 674-692.

Thrift Nigel (2000b). Afterwords. *Environment and planning D : Society and Space*, vol. 18, n° 2, p. 213-255.

Volvey Anne (2000). L'espace, vu du corps, in *Logique de l'espace, esprit des lieux. Géographie à Cerisy*, sous la dir. de Jacques Lévy et Michel Lussault. Paris : Belin, p. 319-332.

Volvey Anne (2003). Terrain. in Lévy J. et Lussault M. (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin, p. 904-905.

Whatmore Sarah (2006). *Hybrid geographies. Natures cultures spaces*. London: Sage Publications; 1st ed. 2002. 225 p.